

TRANSMISSION

Laetitia Beaublat

Laetitia Beaublat

Transmission

© Laetitia Beaublat, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4947-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Animal	Automatique
Evanouie	Evaporé
Casse-cou	Dément
Déraisonnable	Fou
Ignorant	Imaginaire
Imprudent	Impulsif
Inattentif	Inconséquent
Inconsidéré	Inné
Insensé	Insouciant
Instinctif	Involontaire
Irréfléchi	Knock out
Léger	Maboul
Mécanique	Machinal
Profondeurs	Spontané
Subconscients	Superficiels

« Nous sommes plus curieux du sens des rêves que des choses que nous voyons éveillés. »

Diogène

« Le moi n'est pas maître dans sa propre maison. »

Freud

V

C'est une pièce froide et humide, plongée dans le noir, une pièce lugubre et sans âme, un repère pour ombres néfastes : je ne vois rien ou presque, égarée dans un brouillard gigantesque où se mêlent de fortes odeurs de moisi se dispersant sur les murs, en admettant bien sûr qu'il y ait des murs. Des effluves d'urine et d'excrément viennent se rajouter à un désagréable parfum de camphre qui prend le pas sur tout le reste... ou est-ce de l'éther ? Je ne saurais donner un véritable nom à la substance qui entoure chacune de mes respirations. Je suis perdue au centre d'un univers sombre et tyrannique, dans une immense détresse. La solitude gouverne en maîtresse cet endroit dont je ne connais pas le nom, ni la porte de sortie, et s'il existait une espérance, je la cherche en vain.

Pourquoi moi et ce lieu maudit ? Depuis combien de temps suis-je là ? Mes yeux luttent pour rester ouverts dans cette pénombre qui n'augure rien de bon. Je laisse ma peur dicter ses ordres, elle est folle et cruelle, elle me paralyse sur l'instant et alors, je ne ressens plus mon corps. Je suis vêtue comme au jour de ma naissance, je suis nue et j'ai froid, très froid, je tremble de toutes parts, des gouttes froides coulent sur mon visage... sueur ? pluie ? sang ? ... je suis partagée entre l'envie de deviner ce qui se passe et l'envie de dormir.

Le sol est humide, je le sens si fragile qu'il pourrait se briser sous mon poids, j'ai la sensation d'être allongée sur une feuille de papier calque qui attend de se déchirer ou de reproduire ma silhouette – qui ne doit plus ressembler à grand-chose. Je n'ose pas respirer, ni parler, ni faire de mouvements brusques de peur de réveiller ce silence qui m'opprime, de déchirer cette feuille de papier qui duplique tout mon corps. J'ai peur de libérer le mal qui erre dans la pièce.

Tous mes sens sont en ébullition et je ne les contrôle plus : ma vue qui cherche en vain une lumière, une sortie, la lueur du jour provenant de l'extérieur, mon toucher qui voudrait frôler la moindre surface, l'ouïe à l'affût du moindre bruit et enfin le goût. J'ai un goût amer dans la bouche comme si ma tête ou mon corps avait rejeté en moi-même des déchets de chair en pleine décomposition.

Je me fais un remake de tous les films d'horreur que j'ai pu voir jusqu'à maintenant, mais alors que j'en suis aujourd'hui l'héroïne, j'aimerais quitter cet immonde lieu de tournage. Je ne pensais pas un jour être l'actrice de ce genre de film, je préfère de loin les comédies romantiques dans lesquelles les histoires d'amour se finissent bien.

L'odeur devient de plus en plus forte et alimente une angoisse naissante qui se manifeste en moi par un souffle rapide ; ma poitrine se serre, l'air a du mal à gagner mes poumons et je tremble sans le vouloir. Je n'ai plus aucun contrôle de moi-même. Une petite voix dans ma tête me répète sans cesse : « Tu vas tomber, tu vas mourir ! » Je lui somme de se taire mais elle ne comprend pas et insiste lourdement.

Je compte le nombre de gouttes qui tombent sur le sol, c'est à en devenir folle, je m'inflige seule et sans le vouloir ce supplice : mon esprit est concentré sur ce détail atroce. Je m'efforce cependant de composer avec ce désagrément qui me laisse à penser qu'il y aura forcément une issue au bout du chemin.

« Lumière, apparais et fais en sorte de me montrer la voie, montre-moi un espoir pour qu'au moins, je puisse me projeter dans un futur proche... je ne comprends pas ma situation et ne sais pas ce qui se passe autour de moi... je ne comprends rien du tout. Où suis-je ?

— Chut... tout va bien... »

Silence...

J'espère être dans un mauvais rêve, juste prisonnière de mon inconscient, le réveil va bientôt sonner l'aube mais je sens cruellement que je suis en vie et que celle-ci ne tient qu'à un fil.

On ne se rend pas compte de la chance que l'on a de pouvoir se lever chaque matin et de vivre pleinement son histoire en attendant le crépuscule pour ensuite recommencer sa vie, tout simplement : je commence à comprendre l'importance de ces petites choses du quotidien qui rassurent et qui l'emportent sur tout le reste. Dans ma tête résonnent une multitude de regrets, de compassions, de promesses, tant de choses et de pensées qui tournent en rond, je me noie dans un tourbillon de folie. Je ne me vois pas et pourtant je devine l'expression de mon visage ; celui-ci doit être livide, cerné et raidi comme tout le reste, je me retrouve seule dans un corps qui frissonne, qui a froid, un corps nu et statique, une statue de musée de l'horreur. J'aurais dû réserver une place au musée Grévin.

Cela me devient pénible de ne pas pouvoir réagir ni de pouvoir intercepter tous les sons qui me manquent comme le bruit du café qui coule chaque matin au réveil, la douce mélodie de la pluie qui s'abat et vient mourir sur la vitre de la fenêtre de ma chambre, le requiem du vent qui claque les volets lors des tempêtes, le concerto des voisins sur le palier qui à lui seul me donne la partition de leur journée lorsqu'ils partent tôt le matin pour travailler et rentrer tard le soir... comme s'ils jouaient à eux seuls une symphonie. La liste est longue,

même les sons qui d'habitude me stressent et m'hérissent les poils me manquent, le chien du voisin qui aboie sans cesse, le tictac de l'horloge qui trône dans le salon et qui m'empêche de faire ma sieste de 14 h sur le canapé le week-end, les klaxons des voitures qui s'emparent de la rue à longueur de journée, les disputes incessantes des voisins du quatrième étage, tous ces bruits qui, à cet instant précis, me seraient d'un grand réconfort.

Et puis il y a toutes ces odeurs : l'odeur de la pluie lorsque je laisse ma fenêtre ouverte, une bonne odeur lorsqu'elle se mélange à celle du goudron qui s'évapore des trottoirs, l'odeur des pancakes recouverts d'une fine couche de sirop d'érable que j'aime manger le matin, celle du gaz qui parfois envahit l'immeuble, la vieille dame du cinquième ayant encore laissé sa gazinière ouverte... « *Heureusement elle est partie vivre chez sa fille il y a peu de temps, cela me soulage de savoir que je n'habite plus au-dessus d'une bombe à retardement.* »

... l'odeur du café chaud qui coule et me réveille le matin, les senteurs de l'herbe fraîche qui habille le parc non loin de chez moi, les parfums qui inondent les rues, dans le métro, les magasins... et tant d'autres odeurs que je commence malheureusement à oublier.

Un monde olfactif incrusté dans ma mémoire et qui resurgit parfois quand je suis loin de chez moi.

Un autre compte à rebours a commencé, je le sens, je suis là, seule, sans aucun mouvement, dans un bloc où l'humidité encombre petit à petit mes bronches jusqu'à déclencher une véritable gêne respiratoire. Mes mains dessinent des sillons et deviennent toute fripées. Je suis solide à l'intérieur mais mon corps, lui, à l'extérieur, ne comprend pas. C'est une affiche immonde, horrible dans laquelle mon corps lutte contre lui-même : « *Quel décor !* » Je compte les gouttes qui tombent du plafond, elles sont de plus en plus pesantes et lourdes, elles se font de plus en plus persistantes, et d'ailleurs, je n'entends qu'elles.

D'habitude je n'ai besoin de personne mais aujourd'hui j'aurais bien besoin de quelqu'un, car je me retrouve seule pour combattre le mal. Je ne peux décrire cet endroit autrement, c'est tellement lugubre, angoissant et moi je suis sensée attendre là la tournure que prendra mon destin ! Attendre la mort qui va frapper non pas trois ni deux mais une seule fois, où d'un seul coup franc je tomberai au sol dans le liquide rouge qui me constitue...

Je suis affolée et triste pour ce que je laisse derrière moi, une vie remplie de rencontres curieuses, insolites, néfastes et maladroites, plusieurs vies en une seule, des bonnes et des mauvaises décisions, une vie pleine de connaissances,

de doutes et de regrets.

Les gouttes qui tombent sur le sol sont de plus en plus nombreuses, elles résonnent fortement, j'aimerais pouvoir les éviter si j'arrivais à m'enfuir, me frayer un chemin pour pouvoir passer à travers sans me faire écraser par leur poids énorme, voire me noyer une nouvelle fois seule au milieu de nulle part. J'entends des bips de tous les côtés, un son sourd puis très présent, je suis complètement perdue.

Ma peau, « ce film de papier calque », se décolle tout doucement de mon corps, laissant place à un tatouage de peur. Horrible.

« Je me vois encore au carrefour de ma vie, les panneaux ne sont pas assez gros, les feux ne marchent plus et les intersections ne sont que très peu visibles... tout est trouble, les lignes blanches sont déformées et partent à contre-sens, les passants assiégeant les trottoirs et les chiens des rues me fixant de toutes parts. C'est un casse-tête chinois, les pièces sont difficiles à remettre dans l'ordre. »

Les gouttes, quant à elles, continuent de s'écraser comme celles qui tombent des gouttières les jours de forte pluie et elles font un bruit effroyable en venant crever lamentablement sur le sol.

Et ce monde ?

C'est un monde surpeuplé que je laisse derrière moi, un monde qui a blessé les campagnes, qui a réduit la terre à un jeu de construction gigantesque. Comment les décisions de certains ont-elles réussi à s'imposer ? Les gens pleurent, se déchirent et se révoltent contre le gouvernement, c'est un monde sans pitié aucune, le ciel lui-même est gris la plupart du temps, le ciel est sombre, il y a des oiseaux écrasés et malades d'avoir lutté ou essayé d'atteindre le ciel, dépassant les immeubles à des hauteurs incontrôlables. Les rues sentent l'urine, le tabac froid et l'alcool.

Pendant que les ruelles sentent la mort, les jardins publics, eux, abritent la pauvreté, il n'y a plus que les jardins privés qui arrivent à sentir la légèreté des fleurs mêlées de roses, de jasmin et de lys. On peut y voir encore quelques abeilles qui butinent le pollen car elles aussi sont devenues rares, il faut aller dans des restaurants quatre étoiles pour pouvoir déguster du bon miel, une denrée que l'on paie le prix de la truffe.

La classe moyenne a disparu ou presque, soit tu es riche soit tu es pauvre, la croissance rapide du commerce international rythmant le monde des affaires et de l'économie, les zones rurales ont toutes été oubliées, le nationalisme domine un monde devenu résilient.